

SESSION 2026

ÉPREUVE À OPTION

**COMMENTAIRE D'UN TEXTE LITTÉRAIRE FRANÇAIS
SUR PROGRAMME**

**COMMENTAIRE D'UN TEXTE PHILOSOPHIQUE
SUR PROGRAMME**

DURÉE : 4 heures

L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé

Les candidates et les candidats doivent **obligatoirement** traiter le sujet correspondant à la matière qu'ils ont choisie au moment de l'inscription.

Tournez la page S.V.P.

COMMENTAIRE D'UN TEXTE LITTÉRAIRE SUR PROGRAMME

Presque entièrement dans l'ombre, au milieu des objets à formes imprécises, je voyais l'épaule de Langlois. Il était assis profondément dans un fauteuil à oreillettes. Sans le drap clair de sa redingote, je n'aurais même pas pu reconnaître son épaule.

Je pris pour prétexte l'examen d'un tablier de satin bouillonné¹ et orné de volants de dentelle qui, d'après la femme grise, devait accompagner une toilette de visite en cachemire prune, pour changer de place et tâcher d'apercevoir un peu mieux Langlois.

Il s'était enfoncé le plus possible dans le fauteuil. Je pus apercevoir, plus noire que l'ombre, l'aile de corbeau d'une de ses tempes.

Il faisait face à la partie la plus obscure de la pièce. Il ne bougeait pas.

Je plaçai le tablier devant moi de telle façon qu'en manifestant une admiration profonde et un peu prolongée, je pus me rendre compte que la peau de la tempe de Langlois était lisse et sans un pli : c'est qu'il était en contemplation.

Il ne fut pas possible de voir tout de suite ce qu'il regardait.

Nous en étions, M^{me} Tim et moi, à une pelisse d'enfant aux soutaches² et broderies, ouatée et piquée de plumes frisées, ce qui était l'engouement de l'époque et faisait trembler d'appréhension et de désir la femme grise. On n'avait jamais entrepris tel travail chez une ouvrière de la campagne, mais M^{me} Tim lui disait qu'elle en était capable. Et M^{me} Tim disait qu'elle était disposée pour sa part à payer les fournitures et à accepter tous les risques. Et les mains de la femme grise tremblaient parce qu'alors c'était une très riche commande.

Langlois regardait un portrait accroché sur le mur le plus sombre.

Je dis un portrait à cause de la forme des berges d'or de son cadre : rectangle étroit, debout comme un homme. Homme ou femme, c'était certainement quelqu'un de debout dans l'ombre ; en pied, presque grandeur naturelle. La lumière de la fenêtre reflétée par le bois poli de la grande table ronde jetait quelques lueurs mais j'étais trop loin et trop éblouie par la blancheur du linge que nous examinions pour distinguer autre chose que de vagues formes brumeuses qui devaient être des mains, et enfin conclure, par l'ensemble du corps de bitume, que ce devait être le portrait d'un homme.

De l'endroit où il était, et surtout après la précaution qu'il avait prise de s'abriter derrière les oreillettes du fauteuil, Langlois avait dû suffisamment habituer ses yeux à l'obscurité pour pouvoir distinguer sans doute comment ces mains s'emmanchaient sur un corps, comment ce corps se dressait, et peut-être même était-il arrivé à voir le visage que ce corps portait là-haut où moi je ne voyais rien, où l'instinct me disait d'ailleurs qu'il ne fallait pas regarder.

C'était entendu pour la pelisse d'enfant.

Jean Giono, *Un roi sans divertissement*, Paris, Gallimard, « Folio », 1948, p. 176-178.

¹ *Bouillonner* [en parlant d'un tissu] : « présenter des plis bouffants ».

² Galon ornant un vêtement.

COMMENTAIRE D'UN TEXTE PHILOSOPHIQUE SUR PROGRAMME

Les matières sont indifférentes, mais leur usage ne l'est pas. Comment dans ce cas sauvegarder simultanément, d'un côté la fermeté et le calme, et de l'autre une attention soucieuse d'éviter toute irréflexion et toute négligence ? En imitant les joueurs de dés. Les pions sont indifférents, les dés sont indifférents : comment savoir ce qui va tomber ? Mais me servir du coup qui est tombé en faisant preuve d'attention et d'habileté, telle est désormais ma tâche. De la même manière, ce qui dans la vie constitue la tâche prioritaire, c'est que tu établisses une distinction entre les choses, que tu les sépares bien en disant : « Les choses extérieures ne dépendent pas de moi, la faculté de choix dépend de moi. Où chercherai-je le bien et le mal ? En moi, dans les choses qui sont à moi. » Pour celles qui dépendent d'autrui, ne prononce jamais les noms de bien ou de mal, d'utilité ou de dommage, ni aucun autre mot de ce genre. Eh quoi ? Faut-il en user avec négligence ? En aucun cas. Car cette négligence est en revanche un mal pour la faculté de choix, et ainsi elle est contraire à la nature. Mais il faut simultanément faire preuve d'attention parce que l'usage n'est pas indifférent, et d'autre part de fermeté et de calme parce que la matière est sans importance. Car pour ce qui est important, personne ne peut ni m'empêcher ni me contraindre. Si je suis empêché ou contraint, c'est qu'il s'agit de choses qu'il ne dépend pas de moi d'obtenir, qui échappent à l'alternative du bien et du mal, mais dont l'usage, bon ou mauvais, dépend de moi.

Il est assurément difficile d'unir et de tenir ensemble ces deux attitudes : l'attention de l'homme soumis à l'influence des choses, et la fermeté de celui qui y reste indifférent ; mais ce n'est pas impossible. Si l'on n'y arrive pas, c'est le bonheur qui est impossible. Il en va ici comme lorsque nous entreprenons une traversée. Qu'est-ce qui est en mon pouvoir ? Le choix du pilote, des marins, du jour, du moment. Dans la suite, une tempête s'abat sur nous. De quoi me préoccupé-je encore ? Ma tâche à moi est accomplie. C'est l'affaire d'un autre, du pilote. Mais voilà qu'en outre le bateau coule. Que puis-je y faire ? Je fais uniquement ce qui est en mon pouvoir : me noyer sans peur, sans cris, sans reproche contre le dieu, en sachant bien que ce qui est né doit aussi périr. Je ne suis pas un être éternel mais un homme, une partie du tout, comme l'heure est une partie du jour. Il me faut être présent comme l'heure, et m'en aller comme elle. Que m'importe alors la manière dont je m'en vais, par la noyade ou par la fièvre ?

Épictète, *Entretiens*, trad. R. Muller, II, 5.

